

Serge Pey

**LEUR PRINTEMPS ET LE NOTRE
OU UNE SAISON POUR LES IMBECILES**

extrait de "Lèpre à un jeune poète"

RUPTURE DES BARRAGES

Nous haïssons votre printemps. Nous préférons le nôtre. Un printemps sans printemps.

Celui des barricades et des révolutions. Celui de l'amour comme une émeute du jour. Votre soleil, qui annonce les vacances, pue comme une chiotte publique.

Plein de vos tisanes qui voudraient calmer les maux de tête de la magie.

Votre poésie est celle de l'épicerie des médicaments de l'ordre.

Si les poètes n'écrivaient de la poésie qu'à votre saison décrétée, il y aurait vraiment peu de poèmes.

De même, si les lecteurs de poésie ne la lisaient qu'à cette saison, cela serait la négation même de l'existence de la poésie.

Encourager à ne lire qu'au printemps, c'est confondre l'espérance de l'intelligence et celle des fleurs artificielles.

Les vraies fleurs, elles, pensent comme nous, parce qu'elles sont carnivores.

Nous écrivons dans les poubelles et nous vous jetons vos détritrus culturels sur vos gueules sanglantes de sportifs des mots.

Choisir le printemps, pour la poésie, c'est enfoncer le coin de la culture dans le pire des lieux communs de l'idéologie du poème : le printemps, les petits oiseaux, l'amour, les vêtements légers, les plages de l'aliénation, le bonheur, les pique-niques des jeux de mots...

Nous jetterons vos bancs publics sur vos dents de guillotine. Car vous êtes des bourreaux du poème.

Quand l'état fait la fête à la poésie, il fait la fête à la poésie. Car tout état qui se respecte ne veut que des collabos et non des « pèse-nerfs ».

Tout poète sait que la poésie n'est pas un divertissement de printemps, ni un bonheur. Qu'elle peut être quelque chose de monstrueux et d'innommable.

Qu'elle est une joie qui traverse l'étonnement du monde dans son amour mais aussi dans ses glaces de feu, ses guerres, ses ignorances de bûchers et ses terreurs.

La poésie est une pensée qui agit entre la langue et le monde pour que ce monde change la langue et que cette langue change le monde.

Malheureusement pour la poésie c'est de plus en plus l'hiver.

La poésie n'a pas d'acheteurs.

Les librairies réduisent leur surface de vente qui porte pourtant des noms poétiques, souvent, comme des poèmes usurpés.

À part certains résistants et militants de la parole, les recueils s'empilent dans les réserves et finissent au pilon.

Les grands éditeurs n'éditionnent que les valeurs accomplies. Ils ne veulent pas d'une édition populaire de l'aventure.

On voulait, il y a quelques années que les grands, dont le fonds de commerce du langage repose sur les poètes morts entrés dans le domaine public, versent 1% de leurs bénéfices à la poésie contemporaine des inconnus. Les morts aidant les vivants.

Cela fut bien sûr refusé. L'émeute ne détient pas le marché.

La faute n'en incombe pas uniquement à la société ou aux rapports marchands.

Les poètes autoproclamés, aussi ont créé cette situation.

Ceux qui s'essayaient à la poésie, fascinée par le mythe de Narcisse, se noient dans le miroir de leur sang.

Le poème n'est plus partagé. Les faux poètes encombrant les livres de leur poétisation et de leur masturbation verbale.

Certains poètes sonores et brailleurs sont à la mode du divertissement.

Les pouvoirs se pâment devant la copie de leurs excès vieux pourtant de plus d'un siècle.

Les performeurs confondent leur amateurisme psychologisant avec la vérité et tordent leur nullité devant les applaudissements.

Le Slam est un grand corps malade revenu à la rime des écoles et des bons sentiments, à gerber comme un artisanat de chansonnier.

La poésie, celle qui se réclame d'une exigence des écritures n'est, elle aussi, qu'un ramassis d'exercices de bonne conscience. De poétisation en poétisation : à nous faire vomir le cerveau.

Elle se pavane dans les salons de Paris et de province dans des défilés de mode.

Les avant-gardes ne sont plus à la garde et Dada fait du coca-cola.

La poésie n'est pas à la mode parce qu'elle démode.

La censure règne contre la poésie nous en avons mille preuves contre nous.

La poésie est une vaseline, un maquillage de la mort.

La vraie poésie est un aller-retour entre la langue et la vie parce qu'elle est la vraie vie et la vraie mort.

Le choix du ministère de la culture montre bien l'idéologie de l'état face au poème : le Printemps des poètes : une saison pour les idiots.

Faire le Printemps des poètes, c'est faire l'Hiver des poèmes.
Qui plus est, ce printemps choisi, ne représente pas toute une saison mais quinze jours autobronzants dans le printemps.

On ne décrète pas une date pour la poésie, une période menstruelle où l'on pourrait copuler ou ne pas copuler avec le Verbe.

Le restant de l'année, elle est condamnée à porter les serviettes hygiéniques de la culture pour éviter son écoulement rouge.

Les poètes dracars arborent le brassard de la poésie uniquement dans cette saison illusoire, consensuelle, légiférante et policière.

La poésie de résidence produit aussi une poésie de résidence.

On ne décrète pas le temps du poème.
La poésie c'est toujours et partout ou jamais et nulle part.

Elle est un printemps permanent comme la révolution des mots et de l'amour.

Pour cela nous lançons un mot d'ordre dans cette saison décrétée : « Rupture des barrages ».

Nous le savons, il y a des soleils noirs qui brillent dans la nuit et des diseurs de feu qui réunissent le monde en inventant des saisons qui n'existent pas. Mai hors saison !

Cette année, l'état redouble son idéologie collaboratrice de poétisation en associant à son cachet d'Aspirine, le rire de l'hôpital.

Il a choisi le RIRE comme thème. Il faudrait en rire si nous ne devons pas en pleurer.

Pour la poésie, il n'y a ni rire ni sourire.

La poésie n'est pas rentable et c'est cet honneur de pauvreté qui l'habille.

La poésie n'a pas de sourires à vendre, et c'est ce marché qui l'honore.

Le rire en poésie, malgré ses clowns de service, renvoie à l'idéologie dominante pédagogue du trapèze des jeux de mots : les vers à rien, et les Maurice Fombeure qui fondent sur les tartines chaudement beurrées de la culture. La Kulture des Kapos de bureaux.

La poésie quand elle rit, c'est en lisant l'Anthologie de l'Humour noir de Breton ou Pour en finir avec le Jugement de Dieu du Momo.

La poésie est maudite parce que notre espèce est maudite : la poésie est la lucidité de cette malédiction ou de son dépassement.

Rimbaud avait vendu trois exemplaires des « Illuminations ».
Lautréamont vivait dans sa clandestinité.
Rodanski s'était enfermé volontairement à l'hôpital psychiatrique de Lyon.
Thierry Metz se suicide.
Van Gog se coupe l'oreille pour ne pas entendre.

Dans le rire de la poésie, nous comptons les électrochocs et les barricades.
Décréter le Printemps sur le poème, n'est pas une réparation de la poésie.
C'est un couteau de policier et de prêtre dans le dos de notre éternité.

La poésie est une pensée qui se risque et c'est notre rire de victoire. Nous lançons cette joie comme un éclat de rire diabolique contre la symbolique de l'ordre dans les mots.

Pourtant, certains résistants courageux, debout comme l'aventure, lèvent leur espérance et éditent la jeunesse du monde comme un Dernier télégramme ou un Délit dans le Maëlstrom.

Ils pensent le monde et le retournent comme une balle contre le mur des oppressions et des censures.

Dans ce Temps des assassins, la joie est grave et nous savons que la main ouverte n'a pas d'ongle. Voici son poing fermé.

Il faut transformer ce printemps en manœuvre contre les animations du spectacle de la chaleur de la croyance, tel est le mot d'ordre.

Il s'agit de créer des situations jusqu'au mois de mai de nos transparences.

Il s'agit d'envoyer des pavés sur le ministère de la poésie.

Si nous n'avons pas de salle choisissons les cimetières.

Si nous rions c'est d'Anarchie.

Nous écrirons la première lettre de l'alphabet sur notre mouchoir quand nous vomirons notre cerveau.

12 février 2009

© Serge Pey

source : http://www.facebook.com/note.php?note_id=182882698801